





LES

MENECHMES,

OU

LES JUMEAUX,

COMÉDIE; (1705)

PAR REGNARD.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVIII.



ACTEURS.

MENECHME,
LE CHEVALIER MENECHME. } Freres Jumeaux.

DEMOPHON, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, Amante du Chevalier.

ARAMINTE, vieille Tante d'Isabelle, amoureuse du Chevalier.

FINETTE, Suivante d'Araminte.

VALENTIN, Valet du Chevalier.

ROBERTIN, Notaire.

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET, Marchand.

La Scene est à Paris, dans une Place publique.



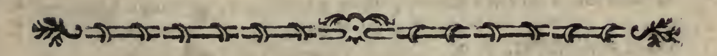
LES

MENECHMES,

OU

LES JUMEAUX,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.

Je suis tout hors de moi, maudit soit le valet;
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait.
Je ne puis plus long-temps souffrir sa négligence;
Tous les jours le coquin lasse ma patience,
Il fait que je l'attends.... Mais enfin, je le voi.
D'où viens-tu donc, maraut? Dis, parle, réponds-moi.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN, *portant une valise, la met à terre, & s'assied dessus.*

Quant à présent, Monsieur, je ne vous puis rien dire;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire;
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir & me jouer ces tours?
Je ne sais qui me tient, que de vingt coups de canne....
Quoi, maraut, pour aller d'ici jusqu'à la Douane
Retirer ma valise, il te faut tant de temps?

VALENTIN.

Ah! Monsieur, ces Commis sont de terribles gens;
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes;
Ils ne répondent point que par monosyllabes
Oui, non, paix, quoi, Monsieur?... Je n'ai pas le loisir.
Mais, Monsieur.... Revenez. Faites-moi le plaisir....
Vous me rompez la tête, allez. Enfin les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs Maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi! tu serois resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la Douane?

VALENTIN.

Oh! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valise,
Usoit depuis une heure avec moi de remise,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse?

VALENTIN.

Vous savez que chacun, Monsieur, a sa foiblesse.
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient, malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monſieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, maraut ?

VALENTIN.

Monſieur, un long uſage,
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Aſſez ſouvent d'un vin bien pris & mal cuvé,
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
J'ai même quelquefois prêté mon miniſtere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit ;
De ces petits excès je ne vous ai rien dit.
Nous devons nous prêter aux foibleſſes des autres,
Leur paſſer leurs defauts comme ils paſſent les nôtres.

LA CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoiſſois à ce ſeul vice enclin ;
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte,
Tu reſſens pour le jeu la pente la plus forte.

VALENTIN.

Ah ! ſi je joue un peu, c'eſt pour paſſer le temps.
Quand vous paſſez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte,
Je jure comme vous quand le jeu me tranſporte :
Et ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, & moi ſur l'eſcalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Bûvez, jouez, aimez ; je bois, je joue & j'aime ;
Et ſi je ſuis coquet, c'eſt vous qui le premier,
Conſommé dans cet art, m'apprîtes le métier.
Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde,
Faiſant rafle par-tout, de la brune à la blonde.
Iſabelle à préſent vous retient ſous ſa loi ;
Vous l'aimez, dites-vous, je ne ſais pas pourquoi.

LE CHEVALIER.

Tu ne ſais pas pourquoi ? Se peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tout divins on ne rende les armes ?
Je la vis chez ſa tante, où j'en fus enchanté ;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour ſa tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix ; outre que ſes ducats

Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvois mon profit; vous cajoliez la tante,
Et moi je pourchassois Finette la suivante:
Ainsi vous voyez bien....

LE CHEVALIER.

Oui, je vois en un mot
Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un sot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
Finissons, & chez moi va porter ma valise.

VALENTIN, *remettant la valise sur son épaule.*

J'obéis: cependant, si je voulois parler,
Sur un si beau sujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long-temps, comme vous, été dans le soupçon;
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adresse bien mise, ont dissipé ma crainte.
Lisez plutôt ces mots distinctement écrits;
C'est à Monsieur Menechme, à présent à Paris.

LE CHEVALIER.

Il est vrai; mais enfin, quoi que tu puisses dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire:
Enfin, ce n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monsieur, pour une bête?
En revenant de Flandre, ou par trop brusquement
Vous avez pris congé de votre Régiment,
Et passant à Péronne, où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poste; & pour aller plus vîte,
Vous me fites porter, au coche qui partoit,
Votre malle assez lourde, & qui nous arrêtoit.

J'obéis à votre ordre ; avec zele & vîteſſe
Je fis par le Commis mettre deſſus l'adreſſe.
Ainſi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je veux être éclairci.
Ouvre vîte, & voyons quel eſt tout ce myſtere.

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monſieur, je vais vous ſatisfaire.
Ouais! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y réſiſte pas.
Or ſus, inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? tu me regardes!

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux!

VALENTIN.

Monſieur, point de courroux,
Au troc que nous faiſons peut-être gagnons-nous,
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valiſe
Nous euſſions pour vingt francs de bonne marchandiſe,

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraut, qui faiſoient mon bonheur,
Où l'aimable Iſabelle exprimoit ſon ardeur,
Qui me les rendra, dis?

VALENTIN, *tirant un paquet de lettres de la valiſe.*

Tenez, en voilà d'autres,
Qui vous conſoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs & les mauvais plaiſans,
D'ordinaire, avec moi, paſſent fort mal leur temps?

Le Chevalier lit les lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.

VALENTIN.

Mon deſſein n'étoit pas de vous mettre en colere;
Mais ſans perdre de temps faiſons notre inventaire.

Il tire un ſac de procès.

Ce meuble de chicane appartient ſûrement
A quelque homme du Maine, ou quelque bas Normand.

Il tire un habit de campagne.

L'habit est vraiment leste & de plus à la mode;
Pour un surtout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel!

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet etonnement?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur? Est-ce quelque vertige
Qui vous monte à le tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige:
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monsieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le sais, assez près de Péronne,
D'un sang dont la valeur ne le cede à personne.
Tu sais qu'ayant perdu pere, mere, parens,
Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans,
Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre;
Un frere seul resta de toute la maison,
Avec un oncle avare & riche, disoit-on;
En différens pays j'ai brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune;
Et je sais par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très-long-temps mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le sais; & de plus je sais que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere;
Que vous êtes jumeaux, & que votre portrait,
En toute sa personne est rendu trait pour trait;
Que vos airs dans les siens sont si reconnoissables,
Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LA CHEVALIER.

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement,
Que les yeux des plus fins s'y trompoient aisément;
Et notre pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un signe, afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois:
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALEIR.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai l'ame ſurpriſe,
Valentin. A ce frere appartient la valiſe ;
Et j'apprends, en liſant la lettre que je tiens,
Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere jumeau qui doit ici ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie ; avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.

(*Il lit.*)

Je vous attends, Monſieur, pour vous remettre comptant les ſoixante mille écus que votre oncle vous a laiſſés par teſtament, & pour épouſer Mademoiſelle Iſabelle, dont je vous ai pluſieurs fois parlé dans mes lettres : le parti vous convient fort. & ſon pere Demophon ſouhaite cette affaire avec paſſion. Ne manquez donc point de vous rendre au plutôt à Paris, & faites-moi la grace de me croire votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, ROBERTIN.

Robertin, c'eſt le nom d'un honnête Notaire,
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere ;
La date, le deſſus & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon eſprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, ſa valiſe au Coche aura fait mettre ;
Et dans le même-temps ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a cauſé ton erreur ;
Et je conclus enfin, ſans être fort habile,
Que mon frere eſt déjà peut-être en cette Ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je ſuis ſtupéfait
Des effets ſurprenans que le hazard a fait.
Il faut que juſtement je faſſe une mépriſe,
Et que notre bonheur vienne de ma ſottiſe ;
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laiſſe de grands biens dont il vous a fruſtré ;
Un frere qui reçoit tout ce bien qu'on lui laiſſe ;
Et qui vient enlever encor votre maîtreſſe.
Voilà tout-à-la-fois cinq ou ſix incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout ; & de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moi du moins tout autant qu'à mon frere;
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire :
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoissez mon zele & mon empressement;
Et s'il est à Paris, j'ai des amis fideles,
Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle sait mon retour :
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flâme ;
Tu sais le caractere & l'esprit de la Dame :
Elle est vieille & jalouse à désoler les gens ;
Ses airs & ses discours sont tous impértinens ;
Enfin, c'est une folle, & qui veut qu'on la flatte.
Quoiqu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate,
Incertain du succès, je veux la ménager.
Retourne à la Douane, au Coche, au Messager.
Mais Araminte sort ; va vîte où je t'envoie.

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

Nous reverrons Menechme aujourd'hui, quelle joie!
Je ne puis demeurer en place ni chez moi.
Pareil empressement doit l'agiter, je croi :
Comment me trouves-tu, dis, Finette.

FINETTE.

Charmante.

Votre beauté surprend, ravit, enleve, enchante.
Il semble que l'amour, dans ce jour si charmant,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.
Ah, Monsieur, vous voilà! Quel destin favorable,

Plus que je n'efpérois, preffe votre retour?
Et quel Dieu près de moi vous ramene?

LE CHEVALIER.

L'amour.

ARAMINTE.

L'amour? Le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable préfence
Me dédommage bien des chagrins de l'abfence.
Non, je ne vois que vous, qui fans art, fans fecours,
Puiffiez paroître ainfi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin! L'amour quelquefois, quoiqu'abfente,
A votre fouvenir me rendoit-il préfente?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous quand vous prîtes le mien,
Me confoloit un peu d'une abfence effroyable:
Le mien a-t-il fur vous fait un effet femblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me fuit en tous lieux,
La nuit même ne peut me cacher à vos yeux;
Et cette nuit encor, je rappelle mon fonge,
O douce illufion d'un aimable menfonge!
Je me fuis figuré, dans mon premier fommeil,
Etre dans un jardin au lever du foleil,
Que l'Aurore vermeille, avec fes doigts de rofes,
Avoit femé des fleurs nouvellement éclofes:
Là, fur les bords charmans d'un fuperbe canal,
Qui reçoit dans fon fein un torrent de criftal,
Où cent flots écumans & tombant en cafcades,
Semblent être pouffés par autant de Naïades;
Là, dis-je, repofant fur un lit de rofeaux,
Je vous vis fur un char fortir du fond des eaux,
Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine,
Cent mille Amours pouffoient une Conque marine,
Et les Zéphirs badins volant de toutes parts,
Faifoient au gré des airs voler des étendarts.

FINETTE.

Ah, Ciel! le joli rêve.

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame a cet afpect d'étonnement faifie....

ARAMINTE.

Et j'étois la Vénus flottant fur ce canal?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous-même en propre original,
L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,
Je me ſuis avancé près de vous ſans obſtacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant ſincérement,
Sous l'habit de Vénus avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin ?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde ;
Vous ſentiez la Déeſſe une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a diſparu ſoudain,
Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure,
Que l'art embelliſſoit, ainſi que la nature.
Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorſque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet en entrant a cauſé mon réveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au déſeſpoir de cette circonſtance ;
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence :
Toujours mal-à-propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord ; mais je voudrois que pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur pour moi ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité ;
Mais j'en crains le retour ; dans le ſiecle où nous ſommes,
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes ;
Et la poſſeſſion, ſouvent du premier jour,
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour eſt extrême ;
Je ſens qu'il doit aller par-delà la mort même ;
Et ſi par un malheur, que je n'oſe prévoir,
Votre mort.... Ah ! grands Dieux, quel affreux déſeſpoir !
Mon ame, en y penſant, de douleur poſſédée....

ARAMINTE.

Rejetons loin de nous cette funeſte idée ;
Et pour mieux célébrer le plaiſir du retour,

Je veux que nous dînions ensemble dans ce jour;
J'ai fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux;
Pour revenir plutôt je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens sur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'AMOUR qu'il a pour moi ne s'imagine pas;
Mais en revanche aussi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu?

FINETTE.

Sa figure est jolie.
Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi;
Nous nous aimons un peu. Mais quelqu'un vient ici.
C'est Demophon.

SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

BONJOUR, ma sœur.

ARAMINTE.

Bonjour, mon frere.

DEMOPHON.

Bonjour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niece Isabelle est d'âge à marier.
Et Monsieur Robertin, dont je connois le zele,
A su me ménager un bon parti pour elle ;
Un jeune homme doué d'esprit & de vertus,
Possédant, qui plus est, soixante mille écus,
D'un oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont ledit Robertin est le dépositaire ;
Et j'apprends par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en suis vraiment fort aise.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
Etant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déjà, ma sœur, sur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort ? Vraiment, ce projet me plaît fort.
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aspirer à l'hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous moquez-vous, ma sœur ? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi ? j'ai cinquante ans ? moi Finette ?

FINETTE.

Quels reproches !
Hélas ! on n'est jamais trahi que par ses proches :
A cause que Madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune ! Il est de sottes gens.

DEMOPHON.

Ma sœur, dans mon calcul je crois vous faire grace ;
Et je raisonne ainsi : J'en ai cinquante, & passe :
Vous êtes mon aînée : *ergò*, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergò* n'est qu'un sot.
Et je sais fort bien, moi, que cela ne peut être ;
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais ;

Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes ;
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétends enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous & ma niece. Adieu.
C'eſt moi qui vous le dis, m'entendez-nous, mon frere ?
Allons, Finette, allons.

DEMOPHON.

Le joli caractere !

FINETTE.

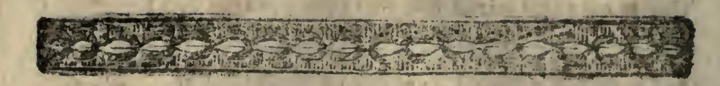
Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît de meilleurs Almanachs.
Ma Maîtreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les connoiſſeurs vous la ſoutiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

JE jugeois à-peu-près quels feroient ſes diſcours,
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres ſecours.
Allons voir le Notaire, & prenons des meſures
Pour rendre, s'il ſe peut, les affaires bien ſûres;
Si l'homme en queſtion eſt tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plutôt l'hymen dont il s'agit.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frere eſt trouvé ; mais ce n'eſt pas ſans peine ;
Vous m'en voyez, Monſieur, encor tout hors d'haleine.
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au Coche, au Meſſager, à la Poſte, & par-tout ;
Et je vous avertis que je n'ai paſſé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue ;
J'ai même rencontré ce Gaſcon, ce Marquis,
A qui depuis un an nous devons cent louis.

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir ſi long-temps cette ſomme ;
Il me l'a, tu le ſais, prêtée en galant homme ;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne ſachant plus enfin quel parti prendre,
A la Douane encor j'ai bien voulu me rendre ;
Là j'ai vu votre frere au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contr'eux du qui-pro-quo commis ;
Je l'ai connu de loin ; & cette reſſemblance
Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance.
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un, je m'y ſuis trompé plus d'une fois :
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre ;
Il eſt bruſque, impoli, ſon humeur eſt toute autre ;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe
Dans un Provincial nourri ſans politeſſe ;

Et

Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air ſauvage & dur qui regne encor en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle ;
Et quand il eſt ſorti j'ai fait briller mon zele ;
J'ai flatté ſon eſprit : enfin j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
Il s'eſt même informé pour une hôtellerie :
Moi, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie ;
J'ai d'abord enſeigné l'Auberge que voici ;
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels ſont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroît déſarmée.
Tantôt, chemin faiſant, j'ai cru, ſans me flatter ;
Que de la reſſemblance on pourroit profiter ;
Pour obtenir plutôt Iſabelle du pere ;
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du Notaire.
Ce ſeroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aiſément.
A notre Campagnard nous donnerions la tante :
Pour vous ſeroit la niece & pour moi la ſervante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferons-nous dans ce hardi deſſein ;
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premiérement quitter cette parure ;
Prendre d'un héritier l'habit & la figure ;
L'air entre triſte & gai. Le deuil vous ſied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme héritier, ma foi, je n'en ſais rien ;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vue ;
Impoſez au Notaire, & ſoyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frere au fond quelque ſcrupule.

VALENTIN.

Quelle délicateſſe & vaine & ridicule !
Nantiſſez-vous de tout, ſans rien mettre au hazard ;

Après, à votre gré, vous lui ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'est pour mieux mériter Isabelle & son cœur.
Je l'adore, & je puis te dire en confidence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence;
Son pere n'en sait rien, & ne me connoît pas;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas;
Et n'ayant pour tout bien que la cape & l'épée,
Toute mon espérance auroit été trompée.
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte.
Bon! si l'on épousoit autant que l'on promet,
On se marîroit plus que la loi ne permet.
Allons au fait: pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vêtu comme l'est votre frere;
Il porte le grand deuil, son linge est éfilé,
Un baudrier noué, d'un crêpe tortillé;
Sa perruque de peu differe de la vôtre,
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire;
Vous dînerez demain: je crois voir votre frere;
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas;
Vous, de cet autre-ci, marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi cependant....

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire;
De tout, dans un moment, je saurai vous instruire.

SCENE II.

MENECHME *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, Monſieur. Depuis long-temps,
Pour tenir ma parole ici je vous attends.

MENECHME.

Oui vraiment me voilà ; mais j'ai cru de ma vie
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! quel enfer! j'ai fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de riſque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piege ;
Par-tout quelque filou m'inveſtit & m'aſſiege;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaiſans,
Semblent vouloir ſaiſir les plus honnêtes gens.
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voiſin m'écraſe de ſa roue ;
Et me voulant ſauver, des Porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quel cris! je crois qu'en cette Ville
Le Diable a pour jamais élu ſon domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment! j'aimerois mieux cent fois être au ſabbat.
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr. Ma valiſe,
Contre la foi publique, en arrivant m'eſt priſe ;
On la change en un autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femmes y ſont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME.

Je ne le vois que trop : ſuffit, ce coup de main
Me rendra déformais plul alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit.
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit,

Dans un appartement fort propre & fort tranquille ;
Comptez-vous de rester long-temps en cette Ville ?

MENECHME.

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop sujet
De me louer fort d'elle, & d'être satisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il est mort, par grace singuliere,
M'a laissé depuis peu, comme à son légataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul, Monsieur ?

MENECHME.

Assurément.
La guerre m'a défait d'un frere heureusement ;
Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès !
Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, Monsieur, à tout office ;
Je connois tout Paris, & je suis toujours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête Bourgeois, que Demophon l'on nomme ?

VALENTIN.

Demophon ?

MENECHME.

Justement, c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut mieux que moi enseigner sa maison ?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire ?

MENECHME.

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un Notaire,
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment, je le croi,
Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi :

Il eſt de mes amis, & nous irons enſemble.
Mais j'apperçois Finette : ah ! juſte ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE.

Que diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
Le dîner ſe morfond, ma Maîtreſſe s'ennuie.
Ah ! vous voilà, Monſieur ? vraiment j'en ſuis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne veniez pas ;
Ma Maîtreſſe ne peut en deviner la cauſe.
Mais qu'eſt-ce donc, Monſieur, quelle métamorphoſe ?
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil ?
En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut-il pour un dîner s'habiller de la ſorte ?
Venez-vous d'un convoi, Monſieur ?

MENECHME.

Que vous importe ?
Je ſuis comme il me plaît : les filles en ces lieux
Ont l'abord familier & l'eſprit curieux.

VALENTIN.

C'eſt l'humeur du Pays ; & ſans beaucoup d'inſtance,
Avec les étrangers elles font connoiſſance.

FINETTE.

Mon zele de ces ſoins ne peut ſe diſpenſer ;
A ce qui vous ſurvient je dois m'intéreſſer :
Ma Maîtreſſe a pour vous une tendreſſe extrême ;
Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maîtreſſe m'aime ?

FINETTE.

Ne le ſavez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu,

Si jusqu'à ce moment j'en ai jamais rien su.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve;
Et si vous en voulez de plus solides preuves,
Quand vous souhaiterez vous serez son époux.

MENECHME.

Je serai son époux?

FINETTE.

Oui vraiment.

MENECHME.

Qui! moi?

FINETTE.

Vous.
Vous n'avez pas, je crois, d'autre dessein en tête.

MENECHME.

La proposition est, ma foi, fort honnête.
Voilà, sur ma parole, une Agente d'amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,
Mille amans sont venus s'offrir à ma Maîtresse:
Mais Menechme est le seul qui flatte sa tendresse.

MENECHME.

D'où savez-vous mon nom?

FINETTE.

D'où savez-vous le mien?

MENECHME.

D'où je sais le vôtre?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Je n'en sus jamais rien;
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte?
Je me nomme Finette, & sers chez Araminte;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MENECHME.

Vous servez chez elle?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.

Je ne m'y connois pas, ou bien ſur ma parole,
Vous êtes là, m'amie, en très-mauvaiſe école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage ; en un mot, comme en cent,
Ma Maîtreſſe à dîner chez elle vous attend ;
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité ſon amie,
Belle & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MENECHME.

Votre Maîtreſſe fait un fort joli métier.

FINETTE, *à Valentin.*

Mais, parle-moi donc, toi : quelle vapeur nouvelle
A pu dans un moment déranger ſa cervelle ?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain temps il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague,
A tel point qu'on diroit ſouvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroiſſoit aſſez ſage ; & peut-on
Perdre en ſi peu de temps & mémoire & raiſon ?
Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole ?

MENECHME.

Mais, vous-même, m'amie, êtes-vous ivre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, & cent diſcours encore,
Tous plus ſots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'algebre ou bien de l'Alcoran ?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ni dîner au logis ?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre Maîtreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oiſeaux tendre ſes trébuchets ;
Et vous, ſon émiſſaire & ſon honnête agente,
C'eſt un vilain emploi que celui d'intrigante ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là :
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons ſi dans peu vous aurez l'inſolence
De faire à ma Maîtreſſe un diſcours auſſi ſot ;

Je vais lui dire tout, sans oublier un mot.
Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maître ;
J'espere que dans peu nous nous ferons connoître.
Je ne le connois plus, & ne sais où j'en suis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

QUELLE Ville, bon Dieu ! quel étrange pays !
On me l'avoit bien dit que ces femmes coquettes,
Pour faire réussir leurs pratiques secretes,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec soin,
Pour leur dresser après quelque piege au besoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pu savoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MENECHME.

Justement, c'est de là qu'elle a pu le savoir.
Mais contre leurs complots j'ai su me prévaloir ;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, Monsieur, en ce lieu plus long-temps :
Les femmes à Paris ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.

MENECHME.

Votre conseil est bon : entrons sans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE.

NON, je ne croirai point ce que tu me dis là.

FINETTE.

Vous verrez si je mens : parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monſieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend; & vous ſavez, je crois,
Que je n'ai du plaiſir que lorſque je vous vois.

MENECHME.

En vérité, Madame, il faut que je vous diſe....
Que je ſuis fort ſurpris...., & que dans ma ſurpriſe....
Je trouve ſurprenant.... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois.... car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu... dérangés... pourroient bien me confondre.
Si d'ailleurs... Par ma foi, je ne ſais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguiſement,
Ne m'annonce-t-il point de triſte événement?
Vous eſt-il ſurvenu quelque mauvaiſe affaire?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous, & ne l'épargnez pas:
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chaſtes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaiſirs & les peines,
Tout entre deux Amans doit ne devenir qu'un:
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun,
Et je veux avec vous courir même fortune.

MENECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune;
Mais je n'uſerai point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels diſcours ſont les vôtres.

FINETTE.

Bon, Madame! il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN.

Dans ſes diſcours, par fois, il eſt impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant;
J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre;
Mais de votre froideur j'ai ſujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de discours ! Passez, & laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monsieur, ici poussez bien l'insolence ;
Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moi se brise & m'estropie.

ARAMINTE.

Mais, d'où venez-vous donc ? Ne me déguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le savez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au Coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche !
Et de quel Coche ici me voulez-vous parler ?

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puisse aller ;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE,

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup.
Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup ;
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences ;
Des soins plus importans me mettent en souci :
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent, comme vous, chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures ! Ciel ! Quels termes sont cela ?

FINETTE.

Des créatures ! Nous ! Ah ! Madame, voilà
Les deux plus grands frippons... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît : moderez votre ardeur,

FINETTE.

Je ne me ſuis jamàis ſenti tant de vigueur.
J'aurai ſoin du Valet, n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN.

De tout ce différend je ne veux rien connoître,
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutaliſe, eſt-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je ſuis malheureuſe ! & quelle eſt ma foibleſſe
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendreſſe ?
Finette, tu le ſais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide, ſcélérat ! ton cœur n'eſt point touché ?

MENECHME.

Là, là, conſolez-vous. Si cet amour extrème
Eſt venu promptement, il paſſera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine & que rigueurs.
Elle s'en va.

MENECHME.

Bon : je me paſſerai fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah, maudit renegat, le plus méchant du monde !
Que le Ciel te puniſſe, & l'Enfer te confonde !
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut aſſurément qu'on l'ait enforcelé,
Et ce n'eſt plus lui-même.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

ADIEU donc, mes Princeſſes,
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.
Mais voyez quelle rage & quel déchaînement !
J'ai ſenti cependant un tendre mouvement ;
Le diable m'a tenté ; j'ai trouvé la Suivante
D'un minois revenant & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez juſqu'au bout bravement combattu,

Et l'on ne peut aſſez louer votre vertu.
Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque bruſquerie;
Là, ſi vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper & vous ſervir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maîtreſſe;
Un deſir curieux plus que l'amour me preſſe.

VALENTIN.

Lorſque vous aurez fait un tour dans la maiſon,
Je vous y conduirai, ſi vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu, juſqu'au revoir.

VALENTIN, *ſeul.*

Je vais trouver mon Maître;
Savoir en quel état les choſes peuvent être:
S'il agit de ſa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin; fermé, bon pied, bon œil.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

RIEN n'eſt plus ſurprenant; & votre reſſemblance
Avec votre jumeau paſſe la vraiſemblance.
Vous & lui ce n'eſt qu'un; étant vêtu de deuil,
Il n'eſt homme à préſent dont vous ne trompiez l'œil;
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon Maître;
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper ſouffrez que de ma main,
Je vous attache ici quelque ſigne certain:
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de la marque, ainſi que votre pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois !

VALENTIN.

Je ne ris nullement,
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'eſt déjà laiſſé prendre ;
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant,
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi, Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme ;
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !
D'autres à ce jumeau ſe ſont déjà mépris :
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire :
Lui, ſurpris, interdit, & ne ſachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à ſa vertu,
L'a bruſquement traitée ; il s'eſt preſque battu ;
Et ſi je n'avois pas appaiſé la querelle,
Il ſeroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point ſur moi quelques ſoupçons naiſſans ?

VALENTIN.

Quel ſoupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; & jamais, quoi qu'on oſe,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cauſe.

LE CHEVALIER.

L'aventure eſt plaiſante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, & ſervons notre amour.
Heurte vîte.

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

ETES-VOUS, Monſieur, un honnête homme
Appellé Demophon ?

DEMOPHON.

C'eſt ainſi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon Maître ici fraîchement arrivé,
Qui ſe nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A deſſein d'épouſer votre fille en perſonne.

DEMOPHON.

Ah ! Monſieur, permettez que cet embraſſement
Vous faſſe voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez auſſi, Monſieur, qu'une pareille joie,
Dans cet embraſſement à vos yeux ſe déploie,
Et que tout le reſpect ici vous ſoit rendu,
Que doit à ſon beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre eſprit, tout m'enchante ;
Et mon ame ſeroit entiérement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois ſouvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LA CHEVALIER.

Ah ! Monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre :
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à ſa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſéricorde !
Mais nous parler de lui, c'eſt toucher une corde
Bien triſte.... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais point trop ; nous étions du même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre

En diverſes façons, ſuivant qu'on le veut prend re
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté,
Il ſe plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je crois que dans toute ſa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui cauſa de ſa mort le funeſte accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il eſt vrai.... cependant....

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce diſcours peut r'ouvrir votre plaie;
Prenons une matiere & plus vive & plus gaie.
Vous allez voir ma fille, & j'oſe me flatter
Que ſon air & ſes traits vous pourront contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir ſollicite,
Je compte, en vérité, bien peu ſur mon mérite.

DEMOPHON.

Vous avez très-grand tort, vous devez y compter,
Et du premier coup-d'œil vous ſaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole;
Et de plus, Iſabelle eſt une cire molle,
Que je forme & paitris comme il me prend plaiſir.
Quand vous ne ſeriez pas au gré de ſon deſir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je ſuis ſon pere;
Et pour voir à mes loix combien elle défere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et ſans être apperçu vous l'entendrez parler.

(*Il entre chez lui.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAISSE-MOI ſeul ici, va-t-en trouver mon frere;
Empêche-le, ſur-tout, d'aller chez le Notaire,
C'eſt le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord :
Mais je ne pourrai pas, dans ſon ardent tranſport,
L'empêcher de venir ici voir ſa Maîtreſſe :
Ainſi je ſuis d'avis, quelque ardeur qui vous preſſe,
Que vous ſoyez ſuccinct en diſcours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vîte, je ne ſuis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER *à l'écart.*

DEMOPHON.

ISABELLE, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere ?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de Province, aſſez bien fait pourtant,
Doit, pour vous épouſer, arriver à l'inſtant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je ?

DEMOPHON.

Ce parti vous eſt fort convenable ;
La naiſſance, le bien, tout m'en eſt agréable,
Et la perſonne auſſi ſera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, ſans pouſſer ce diſcours juſqu'au bout,
Permettez-moi de dire avecque déférence,
Et ſans vouloir pour vous manquer d'obéiſſance,
Que je ne prétends point me marier.

DEMOPHON.

Comment !
D'où vous vient pour l'hymen ce bruſque éloignement ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il eſt vrai ; mais enfin l'eſprit vient avec l'âge :
J'en connois le danger : aujourd'hui les époux
Sont tous pour la plûpart inconſtans ou jaloux ;
Ils veulent qu'une femme épouſe leurs caprices,

Les plus parfaits ſont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il ſoit, je le hais avant de l'avoir vu :
Il ſuffit que ce ſoit un homme de Province,
Et je n'en voudrois pas quand il ſeroit un Prince.

LE CHEVALIER, *ſe montrant.*

Madame, il ne faut pas ſi fort ſe déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner ;
Si vous le haïſſez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les ſentimens différeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je ! juſte Ciel ! & quel étonnement !
C'eſt Menechme, grands Dieux ! c'eſt lui, c'eſt mon Amant !

DEMOPHON.

Je ſuis au déſeſpoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu ſon eſprit à mes loix ſi contraire ;
Mais je l'obligerai, ſi vous le ſouhaitez....

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monſieur, ſes volontés.
J'aimerois mieux mourir que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignît ſon ame.

DEMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit deſtiné,
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'eſprit eſt égal au bien, à la naiſſance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter ſi haut mon eſpérance.

ISABELLE.

Quoi ! c'eſt là le parti que vous me propoſiez ?

DEMOPHON.

Eh oui, ſi dans mon choix vous ne me traverſiez,
Si votre ſot dégoût & vos folles penſées
Ne rompoient mes deſſeins & toutes mes viſées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'eſt plus ſi fort contre lui prévenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un pere !

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine ſévere,
Et votre œil ſans dédain s'accoutume à me voir ?

ISABELLE.

Mon pere me l'ordonne, & je ſuis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE.

Ah! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oſes-tu dans ces lieux ſoutenir ma préſence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſais ce que vous voulez dire,
Et ce bruſque diſcours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je croi:
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe?
Tu m'abuſois, hélas! d'une feinte tendreſſe;
Et moi de bonne foi je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien & toute ſa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par-delà mes mérites;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus; mais dites-moi, ma ſœur,
A quoi tend ce diſcours? Quelle bizarre humeur....

LE CHEVALIER.

Madame eſt votre ſœur?

DEMOPHON.

Oui, Monſieur, dont j'enrage;
De plus, ma ſœur aînée, & n'en eſt pas plus ſage.
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je enfin,
Vous oblige à venir, en faiſant le lutin,
Scandaliſer ici Monſieur, qui de ſa vie
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! Vous êtes fou, je crois;
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit ſous mes loix;
Il a fait de mon bien un aſſez long uſage;
J'ai fait à mes dépens ſon dernier équipage;
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.

Et si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pié.
DEMOPHON.
Je vous le disois bien qu'elle étoit un peu folle.
LE CHEVALIER.
Elle y vise assez.
DEMOPHON.
Oh! j'en donne ma parole.
LE CHEVALIER.
Je ne veux pas ici m'exposer plus long-temps
A m'entendre tenir des discours insultans:
A Madame à présent je quitte la partie,
Je reviendrai si-tôt qu'elle sera partie.
DEMOPHON.
Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.
LE CHEVALIER.
Pour un moment, Monsieur, souffrez que je vous quitte.
Je reviens sur mes pas achever ma visite. *Il s'en va.*
ARAMINTE.
Ne crois pas m'échapper. Je connois vos desseins,
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains:
Mais je veux l'épouser en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille,
En dépit de lui-même, & de moi-même aussi.

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.
QUEL vertigo l'agite, & la conduit ici?
Toujours de plus en plus son cerveau se démonte.
ISABELLE.
Il est vrai que souvent pour elle j'en ai honte.
DEMOPHON.
Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venue ici causer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Menechme.*

OUI, Monſieur, les voilà, la fille avec le pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON.

Ah ! Monſieur, pour ma ſœur & pour ſa viſion,
Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.
Vous ſavez bien qu'il eſt, en femmes comme en filles,
Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Oui, Monſieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour ?
J'en ſuis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bonjour,
Et par même moyen, amant tendre & fidele,
Epouſer une fille appellée Iſabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voilà tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déjà dit, & je vous le répete,
Combien de ce parti mon ame eſt ſatisfaite :
Ma fille en eſt contente, elle vous a fait voir
Qu'elle ſuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a ſenti d'abord un peu de répugnance ;
Mais vous voyant, ſon cœur n'a plus fait de défenſe.

MENECHME.

Nous nous ſommes donc vus quelquefois ?

DEMOPHON.

A l'inſtant,
Vous ſortez d'avec elle, & paroiſſez content.

MENECHME.

Moi ? je ſors d'avec elle ?

DEMOPHON.

Oui, ſans doute, vous-même.
Nous avions de vous voir une alégreſſe extrême,
Quand ma ſœur eſt venue, avec ſes ſots diſcours,

De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que si-tôt vous perdiez la mémoire ?

MENECHME.

Nous rêvons vous ou moi. Quoi ! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille ? En quel temps ? comment ? où ?

DEMOPHON.

Tout-à-l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.
C'est me faire passer pour un visionnaire,
Et ce début, tout franc, ne me satisfait guere.
Quoi qu'il en soit enfin, à présent je la vois ;
Que ce soit la premiere ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content ; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là-dessus à guérir mes alarmes ;
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France.
J'en ai du plus brillant, & le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien.
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire & signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée ?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix est indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'assez puissans appas,
Si la sujétion ne me fatiguoit pas ?
La Guerre me feroit d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versés en l'Art d'Astrologie,
Ne m'avoient assuré que je vivrai cent ans.
Or, comme les Guerriers vont peu jusqu'à ce temps,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,

Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope.
Oh! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE, *bas*.

Quel diſcours! quel travers! eſt-ce lui que j'entends?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît? vous paroiſſez ſurpriſe,
Comme ſi je diſois ici quelque ſottiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je ſais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage;
Cependant ce regard amoureux & frippon
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, ſans être Philoſophe,
Que vous me réſervez à quelque cataſtrophe.
Plaît-il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monſieur, ne craignez rien,
Iſabelle, toujours, doit ſe porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir un tel diſcours en face!
Mon pere, permettez que je quitte la place;
Monſieur me flatte trop: ſes tendres complimens
Me font connoître aſſez quels ſont ſes ſentimens.

SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON, *bas*.

Mon gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes ſi ſinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh! parbleu, je ſuis franc:
Femme, maîtreſſe, ami, tout m'eſt indifférent.

DEMOPHON.

C'eſt bien fait : vous aurez, je crois, la complaiſance
De ne plus demeurer autre part que chez moi ?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le doi.
Mais il faut....

DEMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie,
Ce ſeroit un affront....

MENECHME.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'hymen projeté.
(*à part.*)
Mon gendre prétendu me paroît bien ſauvage :
Mais le bien qu'il apporte eſt un grand avantage.

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'AI donc vu là l'objet dont je ſerai l'époux ?

VALENTIN.

Oui, Monſieur, le voilà.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

Mais ſi vous ſouhaitez que je parle ſans feinte,
De ſes perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

VALENTIN.

Quel ſurcroît d'embarras !
Un de mes créanciers tourne vers nous ſes pas ;
C'eſt le Marchand Frippier qui nous rend ſa viſite.

SCENE X.

M. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

Mr. COQUELET.

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai, ce matin, Monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
Nous étions tout pour vous en une peine extrême;
Car dans notre maison tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme; elles trembloient, de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer sans m'avoir vu, voilà de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

Mr. COQUELET.

Nous le devons, Monsieur, pour plus d'une raison:
Vous êtes dès long-temps ami de la maison.

MENECHME.

Quel est cet homme-là?

VALENTIN.

C'est un visionnaire,
Une espece de fou, d'un plaisant caractere,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit,
Sont de ses débiteurs, & veut que cela soit:
C'est sa folie enfin: il n'aborde personne
Qu'un mémoire à la main; & déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MENECHME.

Sa folie est nouvelle, & rare assurément.

Mr. COQUELET.

Votre bonne santé, plus qu'on ne pourroit croire,
Me charme & me ravit. Voici certain mémoire
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paîrez, je crois, sans contester.

VALENTIN, *à Menechme.*

Que vous avois-je dit?

Mr. COQUELET.

J'ai, pendant votre absence,
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

MENECHME.

Et par corps ?

Mr. COQUELET.

Mais benin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un Huissier :
De poursuites, d'exploits il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête.
Comment vous nomme-t-on ?

Mr. COQUELET.

Oh ! vous le savez bien.

MENECHME.

Je veux être un maraud si j'en sus jamais rien.

Mr. COQUELET.

Pourriez-vous oublier....

VALENTIN, *prenant Mr. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le possede ?

Mr. COQUELET.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part.*

Sa mémoire est perdue, il ne se souvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi, de lui parler du passé, c'est folie :
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

Mr. COQUELET.

Ciel ! que me dites-vous ? quel triste événement ?
Et comment se peut-il qu'à son âge....

VALENTIN, *bas.*

Comment ?
On l'a mis à la guerre, en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion,
Qui de son souvenir empêche l'action.
De son foible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh ! l'effet du canon ne sauroit se comprendre.

Mr. COQUELET.

Je plains bien le malheur qui vous est survenu :
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous savez....

MENECHME.

Oui, je sais, sans en faire aucun doute,
Et vois que la raison est chez vous en déroute.

Mr. COQUELET.

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits

Qu'à votre Régiment l'an paſſé je fournis.

MENECHME.

Mon Régiment, à moi? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos fornettes:
Vous êtes un vieux fou.

Mr. COQUELET.

Je ſuis Marchand Frippier:
Mon nom eſt Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la mémoire,
Les articles ſont tous contenus au mémoire.

Il lui donne ſon mémoire.

MENECHME.

Tiens, voilà ton mémoire, & comme j'en fais cas.

Il déchire le mémoire, & lui jette les morceaux au viſage.

VALENTIN.

Ah! Monſieur, contre un fou ne vous emportez pas.

Mr. COQUELET, *ramaſſant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jeter à la face!....
Vous êtel un frippon.

MENECHME.

Un frippon, moi?

VALENTIN, *ſe mettant entre deux.*

De grace....

Mr. COQUELET.

Je vous ferai bien voir....

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le ſort l'a réduit.

Mr. COQUELET.

Un mémoire arrêté!

VALENTIN.

Ne faites point d'affaires.

Mr. COQUELET.

C'eſt un crime effroyable & digne des galeres.

MENECHME.

Laiſſez-moi lui couper le nez.

VALENTIN.

Laiſſez-le aller.
Que ferez-vous, Monſieur, du nez d'un Marguillier?
Vous cauſerez ici quelque accident funeſte.

Mr. COQUELET.

Je veux être payé, je me moque du reſte.

VALENTIN.

Partez, Monſieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublés, ébranler ſon cerveau?

Mr. COQUELET.

Oui, je pars; mais, peut-être, avant qu'il ſoit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

CONTRE un fou falloit-il vous fâcher?

MENECHME.

De quoi s'aviſe-il de venir me chercher
Pour être le plaſtron de ſes impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne différons plus.

VALENTIN.

Préſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus;
Il n'eſt pas chez lui; mais bientôt il doit s'y rendre:
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre;
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

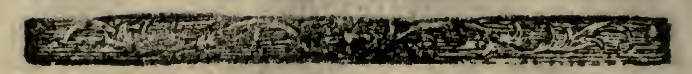
MENECHME.

Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquilliſer ma bile:
Tout eſt devenu fou, je crois, en cette Ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.

VALENTIN, *ſeul.*

Je prétends l'obſerver autour de cette place,
Le poiſſon de lui-même entre dans notre naſſe;
Tout ſuccede à mes vœux, & j'eſpere en ce jour
Servir utilement la fortune & l'amour.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN.

J'AI toujours observé cette porte de vue,
Personne du logis n'est sorti dans la rue :
Mon Maître a tout le temps de toucher son argent :
Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le Notaire,
Ne fasse encor trop-tôt découvrir le mystere.
Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.
Je ris lorsque je pense à ce qui s'est passé.
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative !
Mais j'apperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

JE cherche ici ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes présens, ne me parle jamais.
Ton Maître m'a traitée avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le Valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien.
Il eſt dur quelquefois, & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ſes vilains mots l'oreille encor bleſſée ;
Et ma Maîtreſſe en eſt ſi fort ſcandaliſée,
Que rompant avec lui déſormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord, c'eſt un dépôt ſtérile,
Dont la garde, à mon ſens, eſt aſſez inutile :
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcelle,
Tu ſais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas ?

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvés dans de grands embarras :
Mais depuis quelque temps, un oncle, un honnête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il ſe nomme,
A bien voulu deſcendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aiſe, & nous faire ſes hoirs.
Soixante mille écus d'argent ſec & liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah, Ciel, que me dis-tu ?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi ! dans ſi peu de temps vous auriez hérité !

VALENTIN.

Bon ! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le teſtament, & reçu notre ſomme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon Maître eſt diablement habile à ſuccéder.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même ;
Tu vois bien qu'il feroit une ſottiſe extrême,
S'il ſe piquoit encor d'avoir des feux conſtans :
Il faut bien dans la vie aller ſelon le temps.

FINETTE.

Nous nous paſſerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A ſon exemple auſſi je quitte les ſoubrettes ;
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang ;
Je prends un vol plus fier, & ſuis hauſſé d'un cran.
Mes mains de cet argent ſeront dépoſitaires,
Et je vais me jeter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi !

VALENTIN.

Devant qu'il ſoit deux ans,
Je veux que l'on me voie, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ébranler les pavés ſous ſix chevaux d'Eſpagne ;
Un Suiſſe à barbe torſe, & nombre de Valets,
Intendant, Cuiſiniers rempliront mon Palais ;
Mon buffet ne ſera qu'or & que porcelaine,
Le vin y coulera comme l'eau dans la Seine ;
Table ouverte à dîner ; & les jours libertins,
Quand je voudrai donner des ſoupers clandeſtins,
J'aurai vers le rempart quelque réduit commode,
Où je régalerai les beautés à la mode ;
Un jour l'une, un jour l'autre ; & je veux, à ton tour,
Et devant qu'il ſoit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en ſuis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendreſſe eſt extrême.
Mais quelqu'un vient ici ; c'eſt Menechme lui-même.
A vos ordres, Monſieur, vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

VOUS m'avez en ce lieu quelque temps attendu ;
Mais j'ai cherché long-temps un papier néceſſaire
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE.

Ma Maîtreſſe rompant avec vous tout-à-fait,
M'envoie ici, Monſieur, demander ſon portrait,

Ses lettres, ses bijoux; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

Elle tire de sa poche une boëte à portrait, & un paquet de lettres.

MENECHME.

Tout ceci doit-il durer long-temps?

FINETTE.

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens:
Quand il est survenu rupture ou brouillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie;
On se rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MENECHME.

C'est l'usage?

FINETTE.

Oui, Monsieur, on n'y manque jamais;
Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de savoir vivre & de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MENECHME.

Savez-vous bien, m'amie, enfin, que tout ceci
M'ennuie étrangement, me lasse & me fatigue;
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien sentir ce que pese mon bras?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait! qu'est-ce à dire?

FINETTE.

Oui, sans doute, le vôtre;
Que ma Maîtresse prit en vous donnant le sien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maîtresse?

FINETTE.

Hé bien!
Allez-vous dire encor que ce sont là des fables,
Et que rien n'est plus faux?

MENECHME.

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, & je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi! vous pourriez jurer, Monsieur....

MENECHME.

J'en jurerai.

Je ne me ſuis jamais ni fait graver ni peindre.

FINETTE.

Ah! l'abominable homme!

VALENTIN.

Il n'eſt plus temps de feindre.

Si vous l'avez reçu, dites-le ſans façon;
C'eſt pouſſer aſſez loin votre diſcrétion.

MENECHME.

Je ne ſais ce que c'eſt, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'eſt pas dans cette boëte ronde?

MENECHME.

Non, à moins que le diable à me nuire obſtiné
Ne l'ait peint de ſa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace! quel front! mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

Elle ouvre la boëte.

Hé bien, connoiſſez-vous ce viſage & ces traits?

MENECHME, *conſidérant le portrait.*

Comment diable! c'eſt moi. Qui l'eût penſé jamais!
Ce ſont mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,

Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'eſt vous-même, & vous voilà parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait ſi reſſemblant.

MENECHME.

Il entre là-deſſous quelque ſorcellerie,
Ou du moins j'entrevois quelque fripponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici de quelque ſtratagême.

FINETTE.

Finiſſons, s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh! finiſſez vous-même.

Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long-temps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

MENECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma Maîtreſſe.

MENECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne ſais ce que c'eſt; paſſe vîte, & me laiſſe.

FINETTE.

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monſieur, vous arracher les yeux?

VALENTIN.

Pour éviter, Monſieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui ſon portrait, & vous défaites d'elle.
Vous ſavez ce que c'eſt qu'une amante en courroux;
Les enfers déchaînés ſeroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle ſeroit mille fois plus diableſſe,
Je ne la connois point, elle, ni ſa Maîtreſſe.

VALENTIN, *à Finette, bas.*

Quoi qu'il diſe, l'amour lui tient encore au cœur.
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien, juſqu'à ce temps je veux encore attendre;
Mais ſi l'on manque apres à me faire raiſon,
Je reviens, & je mets le feu dans la maiſon.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Mais peut-on ſur les gens être tant acharnée ?
Pour me perſécuter l'enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on eſt, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on eſt ſouvent ſujet.
Entre amans, tel dépit n'eſt qu'une bagatelle ;
Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec elle. (*bas.*)
Mais je vois le Marquis, il tourne ici ſes pas ;
Les cent louis vont nous donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS, *l'embrassant vivement.*

HE ! cadédis, mon cher, quelle heureuse fortune !
Que je t'embrasse encor, & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aie à te revoir,
Regarde-moi, je suis outré de désespoir.
Le jour me scandalise, & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon sort trouver seul à me battre.

MENECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux;
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me seroit coup de grace;
Je voudrois que quelqu'un m'écrasât sur la place.

MENECHME.

Quel est ce Gascon-là ?

VALENTIN.

C'est un de vos amis,
Sans doute, & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je sors d'une maison que la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse,
Où, jusqu'au dernier sou j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquenet le caprice outrageant
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis que de moi le besoin te fit prendre.
Excuse, si je viens ici t'importuner;
En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême :
Je ne vous connois point : comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS.

Quel est donc ce discours ? Il me passe, à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis ?

MENECHME.

Non, ma foi.
Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vîde d'argent pour faire la campagne,
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là....

MENECHME.

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîntes me trouver pour vous faire reſſource,
Et que ſans déplacer je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi ? J'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS.

Cet homme-ci préſent peut rendre témoignage;
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
Viens çà, belître, parle : oſeras-tu nier
Ce que ſon mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monſieur....

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur poſſédée....

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuſe idée ? Oh ! moi, j'en ſuis certain.
Çà, Monſieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu; treve aux paroles :
Il me faut des effets, vîte, dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne ſuis point preſſé; de grace, expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MENECHME.

Mais Monſieur....

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur : il faut me ſatisfaire.

MENECHME.

Vous ſatisfaire, moi ? mais je ne vous dois rien :
Faites-nous aſſigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voilà le Sergent que je porte;

Il met l'épée à la main.

MENECHME.

Juſte Ciel ! Quel brutal ! Si faut-il que j'en ſorte,
Combien vous eſt-il dû ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié ?
Cent louis.

MENECHME.

Cent louis ! J'en pairai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atôme, ou qu'à l'inſtant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſerviront quarante mille écus ?
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il eſt pourtant bien rude....

LE MARQUIS.

Que de réflexions, & que d'incertitude !

MENECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous;
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.

(à Valentin.)

Je n'ai pas cent louis; mais en voilà ſoixante ;
Tirez-moi de ſes mains, faites qu'il ſe contente.
Ah ! ſi je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monſieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre ſomme complette.

LE MARQUIS, *prenant la bourſe.*

Adieu, Monſieur, adieu; je vous croyois du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honneur;
Mais cette occaſion me prouve le contraire.
Ne m'approchez jamais que de loin.... plus d'affaire ;
Je ſerois dégradé de nobleſſe chez nous,
Si j'étois acoſté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Je lui conseille encor de me chanter injure !
Où suis-je ! Quel pays ! Quelle race parjure !
Hommes, Femmes, passans, Marchands, Gascons, Commis,
Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
Je n'en connois aucun, & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me surprendre.
Allons voir mon Notaire, & sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux & du bois où je suis.

Il s'en va.

VALENTIN, *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

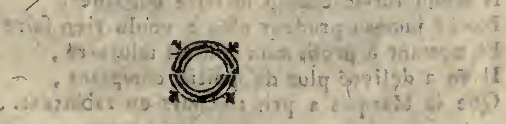
MENECHME.

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise ;
Je vous suis obligé des services rendus.
A tout autre qu'à moi je ne me fîrai plus ;
Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN.

Le pavre diable en a, par ma foi, tout son sou ;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses créanciers mon Maître sera quitte.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi ;
Mon bonheur eſt ſi grand, qu'à peine je le croi.
J'ai reçu mon argent ; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie ;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ;
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de ſix,
De huit, de cinq, de ſept ; j'acheterois, je penſe,
Deux ou trois Marquiſats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine ! Le bien vous vient de toutes parts ;
De grace, laiſſez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulés, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion ! les beaux noms ! le beau ſtyle !
Ce ſont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos écrits, vos chiffons de papier,
Où l'amour ſe diſtille en de fades paroles,
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout auſſi-bien que toi ;
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi ;
J'eſpere à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre.
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis qui jadis nous prêta cent louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme :
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme ;
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur-le-champ le faire dégaîner.
Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne font pas fi parfaites,
Car avec Ifabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

VALENTIN.

Oui, vraiment; il eft un peu brutal,
Ainfi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire;
Il a fur fon chapitre étendu fa fatyre,
Et tenu face à face un propos aigre & doux,
Qu'on met fur votre compte, & que l'on croit de vous.
Ifabelle eft fortie, à tel point courroucée....

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper fa penfée;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame, où fuyez-vous ?

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE, *traverfant le Théâtre.*

OU vous ne ferez pas.

VALENTIN.

Voilà le qui-pro-quo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendreffe eft éteinte.
Aimez-la, j'y confens; je fais vœu déformais
De vous fuir comme un monftre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame....

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective;
Je vous parois fans foi, fans efprit, fans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,

Si brutal que l'on ſoit, qu'on puiſſe avoir l'audace
De dire, de ſang froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous ſaurez qu'en ces lieux....

ISABELLE.

Je ne veux rien ſavoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez ſans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expoſe encore à ſes ſottiſes?

VALENTIN.

Mon Dieu, non; ſans ſujet vous en venez aux priſes.
Je vais dans un moment diſſiper ce ſoupçon:
Tous deux vous avez tort, & vous avez raiſon.

ISABELLE

Oh! pour moi j'ai raiſon; toi-même ſois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité va finir en deux mots.
Monſieur vous a tenu tantôt certains propos
Aſſez durs, dites-vous?

ISABELLE.

Hors de toute croyance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai....

VALENTIN.

Paix donc, point tant de pétulance,
Je ne dirai plus rien ſi vous parlez toujours.
L'homme qui vous a fait d'impertinens diſcours,
C'eſt lui, ſans être lui, ce n'eſt que ſon image,
De taille, de façon, de nom & de viſage;
Et quoique l'un ſoit l'autre, ils different entr'eux;
Tous les deux ne ſont qu'un, & cependant ſont deux.
Ainſi c'eſt l'autre lui, vêtu de ſes dépouilles,
Le portrait de Monſieur qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LA CHEVALIER.

Sans l'entendre parler ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La choſe, j'en conviens, ne paroît pas trop claire;

Mais

Mais ſachez que Monſieur en ces lieux a ſon frere,
Frere jumeau, ſemblable & d'habits & de traits,
Dont la langue a tantôt ſur vous lancé ſes traits :
Vous l'avez pris pour lui ; mais quoiqu'il ſoit ſemblable,
L'autre eſt un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelqu'étrange que ſoit ce ſurprenant récit ;
Je me plais à le croire, il flatte mon eſprit.
L'amour rend ma mépriſe & juſte & raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon tranſport....

Il lui veut baiſer la main.

ISABELLE.

Modérez ces deſirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends auſſi ; tranſporté de plaiſirs,
Je pouſſe un peu trop loin mes tendres entrepriſes ;
Mais d'une & d'autre part oublions nos mépriſes.

VALENTIN, *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper regardez ce ſignal,
Il doit, dans l'embarras, vous ſervir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, pardevant le Notaire,
Epouſer l'un pour l'autre, & prendre le contraire ;
Vous apprendrez par-là quel eſt le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourdhui le Ciel faſſe pour ma fortune,
Sans ce cœur j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treve de complimens. Quand vous ſerez époux,
Il vous ſera permis de tout dire entre vous ;
La gloire en d'autres lieux vous & moi nous appelle.
Que Madame à préſent en paix rentre chez elle :
Nous, courons au contrat, & qu'un heureux deſtin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Je vous dirai, Madame, & je ne ſaurois croire
Que l'on puiſſe trouver une ame encor ſi noire:
Lorſque je l'ai preſſé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je crois fait,
Si ſon valet plus doux n'eût écarté l'orage.
Ah, Madame! armez-vous d'un généreux courage;
Pourſuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raiſon met en votre pouvoir.
Vous avez ſa promeſſe; il faut qu'il l'accompliſſe.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me puniſſe!

FINETTE.

Il n'eſt plus ici-bas de foi, de probité,
Plus de loix, plus d'honneur, plus de ſincérité.
Les filles en ce temps ſi ſouvent attrapées,
Sur la foi des ſermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégoûts des amans,
Se faiſoient d'un écrit confirmer les ſermens.
Mais que leur ſert d'uſer de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance!
Je vois bien maintenant que dans ce ſiecle ingrat,
Il ne faut ſe fier que ſur un bon contrat.
Mais c'eſt notre deſtin: toujours, tant que nous ſommes,
Nous ſerons les jouets & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien réſolu, dans mon cœur courroucé,
De venger, ſi je puis, tout le ſexe offenſé.

FINETTE.

Quoi donc! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde?

Une tête éventée, un petit fréluquet,
Qui s'admire lui ſeul, & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire & nous ſurprendre,
Nous fera par écrit ſa déclaration,
Sans en venir après à la concluſion?
Non, c'eſt une noirceur qui crie au Ciel vengeance:
Il faut de cet abus réprimer la licence;
Et quand ce ne ſeroit que pour nous en venger,
Il faudroit l'épouſer pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point, quel ſera l'avantage
Que me procurera ce triſte mariage?

FINETTE.

Eſt-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouſe à préſent?
Cela fut bon du temps du monde adoleſcent;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouſer ſans amour, & même ſans eſtime.
Il faut ſe marier, vous êtes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour long-temps.
Ce conſeil bienfaiſant que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre perſonne;
Et reſter vieille fille eſt un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Le hazard juſtement en ce lieu vous amene;
D'aller juſque chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere; car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toujours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma ſœur, encore détrompée?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chimere & pure viſion?

Finissez, croyez-moi, n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, & montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raison vous babillez toujours;
Mais vous savez quel cas je fais de vos discours.
Menechme m'appartient, & voilà la promesse
Qu'il me fit de sa main pour marquer sa tendresse.

DEMOPHON.

Mais jusqu'où va, ma sœur, votre crédulité?

ARAMINTE.

Il est, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma niece?

ISABELLE.

Oui sans doute, ma tante,
J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien!
Un procédé pareil est sot & malhonnête.

ISABELLE.

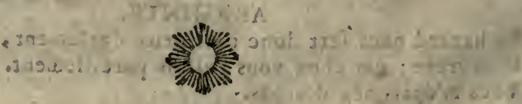
Qui pourroit de vos mains ravir une conquête?
Quand on est une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous sont garants qu'on ne change jamais.
Ce sont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont pour le moins aussi beaux que les vôtres;
Et lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réussira mieux.

DEMOPHON.

Oh! je suis à la fin bien las de vous entendre!
Heureusement ici je vois venir mon gendre.
(*à Menechme.*)
Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux?



SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'AI cherché fon logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire ;
Toujours quelque fâcheux a pris foin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attends, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la Place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fideles,
Me vient de ma fanté demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me ferrant la main,
Me veut mener fouper au cabaret prochain.
Celui-ci m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue :
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connois aucun non plus que Lucifer.

ARAMINTE.

Traître ! c'en eft donc fait ? Malgré ta foi donnée ;
Tu te veux engager dans un autre hyménée,
Malgré tous tes fermens, malgré ton premier choix ?

MENECHME.

Ah ! nous y voilà donc encore une autre fois ?

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidele,
Tu te fais un plaifir de ma peine cruelle ;
Tu me vois expirante & cédant à mon fort,
Sans donner feulement une larme à ma mort.

(*Elle tombe fur Finette.*)

MENECHME.

Cette femme eft fur moi rudement endiablée !
Il faut affurément qu'on l'ait enforcelée.
Faudra-t-il que toujours je fois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas ?

FINETTE.

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendreffe,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maîtreffe ?

Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât ſon amour de tant de cruauté ?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puiſſe avec elle entraîner, que m'importe !
Déjà, pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux venger de ton forfait ;
J'ai ta promeſſe en main, voilà ta ſignature,
Je puis par ce témoin confondre l'impoſture.

MENECHME, *à Demophon.*

Elle eſt folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer ;
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON, *liſant la promeſſe.*

Mais voilà votre nom, Menechme. En confidence ;
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'eſt ma ſœur, & je puis aſſoupir tout cela.

MENECHME.

Moi, ſi j'ai jamais vu ces deux fripponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'eſt votre ſœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je ſorte,
Que Satan.... Lucifer....

DEMOPHON.

Je vous crois ſans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me déſeſpérer.
Eſprit, démon, lutin, ombre, femme ou furie,
Qui que tu ſois, enfin, laiſſe-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Ah ! Monſieur Robertin, vous venez juſtement,
Et nous vous attendons avec empreſſement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaiſir toute la compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie.
Je crois que ma préſence ici ne déplaît pas,

Sur-tout à la future; elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
Malgré tous ses attraits, manquoit à sa personne,
Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'être veuve, & me voir enterrer.
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit;
Je stipule pour lui que c'est un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous moquez, Monsieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchise de cœur qu'il a par préciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'est vous qui des vertus êtes le protocole,
Et pour vous bien louer je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppose,
Et j'en ai dans les mains une très-juste cause.

DEMOPHON.

Vous direz vos raisons & vos griefs demain,
Ma sœur; ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le contrat.

MENECHME.

Mais, Monsieur le Notaire,
Avant tout, finissons une certaine affaire,
Qui plus que celle-là me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
Je n'aurois pas usé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance
De vouloir achever le contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez vu chez vous?

ROBERTIN.

Oui, Monſieur.

MENECHME.

Quand ?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui, moi ? moi ?

ROBERTIN.

Vous, oui, vous ; au logis où j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre viſite ;
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos ſoins ſuperflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertiſſez ; vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin ?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainſi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas Notaire ?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh ! c'eſt une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous ſoixante mille écus
A moi ?

ROBERTIN.

Je les avois ; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc ?

ROBERTIN.

N'eſt-ce pas Menechme qu'on vous nomme ?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'eſt à vous que j'ai remis la ſomme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance, & c'eſt là le meilleur.

MENECHME.

Quoi ! Monſieur, vous auriez le front & l'inſolence....

ROBERTIN.

ROBERTIN.

Quoi ! Monſieur, vous auriez l'audace & l'impudence....

MENECHME.

De dire que j'ai pris ſoixante mille écus ?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus ?

MENECHME.

Voilà, je le confeſſe, un homme abominable.

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe déteſtable.

DEMOPHON.

Hé ! Meſſieurs, doucement ; je ſuis pour vous honteux,
Et je ne ſais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE

Monſieur pourroit-il bien avoir l'ame aſſez noire....

ARAMINTE.

Oui, c'eſt un ſcélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui ſon procès, & s'il en eſt beſoin,
Je ſervirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

VALENTIN, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

HÉ ! qu'eſt-ce donc, Meſſieurs ? voilà bien du grabuge.

MENECHME.

De notre différend cet homme ſera juge ;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
(*à Valentin.*)
Qu'il parle. Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De Monſieur que voilà ?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece.
Soixante mille écus que votre oncle vous laiſſe,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MENECHME, *le prenant par la cravatte.*

Ah ! maudit faux témoin, malheureux impoſteur !
Tu peux ſoutenir....

VALENTIN.

Oui, je ſoutiens que la ſomme
A tantôt été miſe entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouſer la fille de Monſieur.
Il s'appelle Menechme, il eſt de Picardie ;
Et ſi vous le niez, c'eſt une perfidie :
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN.

Vous voyez s'il ſe peut un plus méchant eſprit,
Plus noir, plus ſcélérat ? Hélas ! qu'alliez-vous faire ?
Je vous embarquois là dans une belle affaire !

DEMOPHON.

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien ;
Mais je vois à préſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne ſoit complice.

FINETTE.

Traître, te voilà donc à la fin confondu !
Sans autre procédure il faut qu'il ſoit pendu.

MENECHME.

Non, je ne penſe pas que l'enfer ſoit capable
De vomir ſur la terre, en ſa rage exécrable,
Des hommes, des démons ſi méchans que vous tous,
Et je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

MA préſence, je crois, eſt ici néceſſaire
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DEMOPHON.

Qu'eſt-ce donc que je vois !

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE.

Quelle aventure, ô Ciel ! dois-je en croire mes yeux ?

FINETTE.

Madame, je ne ſais ſi j'ai le regard trouble,
Si c'eſt quelque vapeur ; mais enfin je vois double.

MENECHME.

Quel objet ſe préſente, & que me fait-on voir !
C'eſt mon portrait qui marche, ou bien c'eſt mon miroir.

LE CHEVALIER.

Pourquoi prendre, Monſieur, mon nom & ma figure ?
Je m'appelle Menechme, & c'eſt me faire injure.

MENECHME, *à part.*

Voilà, ſur ma parole, encor quelque frippon.
Et de quel droit, Monſieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'aviſe point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.
Mon pere en ſon vivant ſe fit nommer ainſi.

MENECHME.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom auſſi.

LE CHEVALIER.

En accouchant de moi, l'on vit mourir ma mere.

MENECHME.

La mienne eſt morte auſſi de la même maniere.

LE CHEVALIER.

Je ſuis de Picardie....

MENECHME.

Et moi pareillement.
J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere étant jumeau, dans tout me reſſembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien eſt mon image, & qui me voit le voit.

MENECHME.

Mais vous, qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere ?

LE CHEVALIER.

C'eſt vous qui l'avez dit, voilà tout le myſtere.

MENECHME.

Eſt-il poſſible ? O Ciel !

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joie & mon raviſſement.

Mon frere, eſt-ce bien vous ? Quelle heureuſe rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MENECHME.

Mon frere, en vérité.... je m'en réjouis fort.
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE.

En tout ceci, Madame, il n'y a rien du nôtre.
Quoi qu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes n'eſt pas commun.
(*à Iſabelle.*)
Il te faut un époux, en voilà deux pour un.
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE, *reconnoiſſant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe préſente,
Portée également de l'une & l'autre part,
Je prends Monſieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE.

Et moi, je prends Monſieur.

MENECHME.

Il ſemble, à vous entendre,
Que vous n'avez ici qu'à vous baiſſer & prendre.

VALENTIN.

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubaine auſſi Finette m'appartient.

ROBERTIN.

Moi, je vous prends tous deux. Je veux que l'on m'inſtruiſe
En quelles mains enfin cette ſomme eſt remiſe.
L'un de vous a touché ſoixante mille écus.

LE CHEVALIER.

N'en ſoyez point en peine, & je les ai reçus.
C'eſt moi qui pour la mienne ayant pris ſa valiſe,
Ai ſu me prévaloir d'une heureuſe mépriſe.
C'eſt lui qui pour un legs vient d'arriver ici ;
C'eſt moi qu'on a cru mort, & qui m'en ſuis ſaiſi.
C'eſt moi qui, dans l'ardeur d'une feinte tendreſſe,
A Madame autrefois ai fait une promeſſe ;
Et c'eſt moi qui depuis, brûlant de plus beaux feux,
A l'aimable Iſabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monſieur le Notaire ?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,

Et j'ai du Teſtateur ſuivi l'intention.
Il laiſſe à ſon neveu cette ſucceſſion;
Monſieur l'eſt comme vous, vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du deſtin, mon frere, il faut ſouſcrire;
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content,
Pourvu que, ſans éclat, vous vouliez à l'inſtant,
En épouſant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc! vous voulez que j'épouſe une folle?

ARAMINTE.

Et de quel droit, Monſieur, me faites-vous la loi?
Je vous trouve plaiſant de diſpoſer de moi.

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime;
Vous vouliez m'épouſer, c'eſt un autre moi-même;
Et pour vous faire voir quelle eſt mon amitié,
De la ſucceſſion recevez la moitié.
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME, *embraſſant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnois mon frere.
Çà, ma Reine, épouſons, malgré notre diſcord:
Nous nous ſommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant fripponne, & vous m'appellant traître;
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres avant nous, en formant ce lien,
S'en ſont dit tout autant, qui ſe connoiſſoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer ſans tant de réſiſtance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me réduire à ce choix,
Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien ſeul en vue;
Mais en me mariant votre attente eſt déçue.
Oui, je l'épouſerai pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, & vous déſoler tous.

MENECHME.

Ce ſera très-bien fait.

DEMOPHON, *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puiſqu'un coup de hazard vous met dans ma famille;
Je voulois un Menechme; en lui donnant la main,
Vous ne changerez rien à mon premier deſſein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoie,
Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici songe à se marier;
Marions-nous aussi pour nous désennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurois grande envie;
Mais je crains....

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.

(*Aux Auditeurs.*)

Messieurs, j'ai réussi dans l'hymen qui s'apprête,
De myrthe & de laurier je vais ceindre ma tête;
Mais si je méritois vos applaudissemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN.



